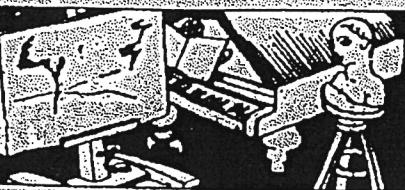


ARTS



LE FAISEUR

œuvre d'Honoré de BALZAC, adaptée par S. JOLLIVET, mise en scène par DULLIN, au Théâtre de l'Atelier

souhaitable que Charles Dullin, avec le *Faiseur*, un des rares succès de son théâtre, on en est habile, malgré longueurs, la mise en scène ingénieuse, dans un décor très Touchagues et avec une musique Darius Milhaud, qui remplit son objet.

ette pièce, on retrouve l'esprit du grand romancier de *l'Humanité* — ses mots féroces et l'adaptation nouvelle rassemblée en l'allégeant, non de quelques insistances excessives aussi d'une construction assez laborieuse. Balzac essayé au théâtre, il était romancier. Mais sans doute de façon scénique le sujet Mercadet (*Credit est*) avait-il pensé que les moyens, la représentation d'un dialecte susceptible de rendre ce saisissant.

l'ensemble toutes ses attaques contre leurs ruinant le crédit et servent les spéculateurs à leur tour l'Etat se trans-

forment avec une certaine facilité en allusions aux scandales en cours, au procès Staviski entre autres, au cynisme, à l'absence de scrupules, à la soif de jouir qui sont les vertus civiques de tant d'hommes de notre temps. Le public trouve donc au *Faiseur* un sens d'actualité qui est une raison de plus du succès de la pièce, d'autant que le texte de Balzac conserve toute sa saveur et, par moments, sa puissance.

Dullin interprète parfaitement le rôle de Mercadet, manœuvrant ses créanciers avec une habileté inouïe, trompant tout le monde et ses proches mêmes — le mariage de sa fille est exemplaire quant à ses « moyens » — et se trompant lui-même à l'occasion, jusqu'à ce que, pour la bonne fin de la pièce, les événements viennent le tirer du dernier mauvais pas. Le reste de la troupe s'emploie fort bien à l'uniformité de cet ensemble varié, plaisant, jamais ennuyeux d'où se détache particulièrement, dans un rôle épisodique, la composition parfaite de l'acteur Sokolot dans un rôle d'usurier.

Un divertissant et profitable spectacle.

Léon MOUSSINAC.

HOS DU THÉÂTRE

RÉPARÉ

PITOEFF

cène où est planté le décor d'une pièce, Pitoëff nous parle houssiasme du « Merveilleux » l'auteur soviétique Kirchon, ièce que Lenormand et moins traduite et adaptée du plus grand succès dramatique R.S.S. au cours de ces dernières. Après deux ans de succès, elle est encore accueillie simultanément sur les scènes de Moscou. Le sens du titre, leur alliée, est double. Il a la fois d'un alliée léger et dont a besoin l'aviation, et l'alliée que constitue la société russe.

Saute ces dernières années un peu, chez nous au « Mal de la vie ». La pièce de Kirchon pourra s'appeler « Le bonheur de la vie ». Lieu de jeunes bourgeois, le régime, elle peint la vie, pleine de fraîcheur, d'humour. L'amour, le drame ont pris, dans cette matière soviétique, un sens nou-

veau et ludique. Ludmilla Pitoëff a des représentations. Mais l'es-

LA MUSIQUE

DE LA COMPRÉHENSION MUSICALE

L'argument que nous sortent les bourgeois quand il s'agit d'un art pour le Peuple, c'est l'éternel : « Ils ne comprendront pas »... En musique, cette façon de juger, préemptoire et méprisante, a des conséquences désastreuses. Elle aboutit à toutes les concessions, à la recherche constante du gros effet comique vulgaire ou sentimentalité bêtise, sous le prétexte que c'est « ce que veut le public » et que « le peuple ne comprend pas autre chose ».

Il faudrait voir ! Pour moi, je suis persuadé du contraire.

Entendons-nous. Je ne fais pas ici de démagogie. Je ne flatte point. Je ne prétends nullement que, parce qu'ouvriers, vous aimerez d'emblée toute belle musique. Je sais trop (par expérience) qu'il suffit de peu de chose, d'un rien d'inattendu et de nouveau, pour déconcerter l'auditeur ; et puis, cela passe si vite, un morceau de musique ! on ne peut s'y arrêter comme devant un tableau, ni le relire comme un livre. En outre, à la compréhension de notre art et de ses divers vocabulaires (qui changent avec les siècles) il faut certaine habitude de l'oreille : ainsi, nous voyons les Orientaux déroutés, choqués même par nos accords, accoutumés qu'ils sont à des musiques sans accompagnement. D'ailleurs, il y a des œuvres que l'on comprend mal parce qu'on est plus ou moins loin des sentiments qu'elles expriment. De toute façon, la plupart du temps une seule audition ne suffit pas.

Voilà bien des conditions requises ! Est-ce tout ? Non pas : il faut aussi, et surtout, de la bonne volonté, de la sincérité, quelque naïveté même, — l'absence totale de prétention. Or, ce n'est guère chez les « gens du monde » que nous, artistes, trouvons cela, mais chez d'autres artistes, chez des travailleurs intellectuels, chez les mélomanes qui vont aux places le meilleur marché, — et aussi, à l'occasion, chez nos frères du peuple. Car les auditoires populaires y vont franchement de leur admiration, sans snobisme, sans crainte de se tromper en aimant ; bref, sans cette fausse élégance qui consiste à chercher toujours le point faible. — Peu de concerts sont offerts au Peuple ; mais quand cela se produit, l'on remarque qu'il constitue un bien meilleur public que celui de ces mondains indifférents, blasés, et dont la culture musicale, souvent, laisse fort à désirer.

Ayons confiance dans la compréhension du Peuple, et d'autre part inspirons-lui confiance. Il faut que nous soyons unis pour la Musique. Je le répète, une œuvre immense et magnifique doit s'accomplir pour la culture musicale de la nation, — la culture des humbles : et qu'on n'aile pas les croire insensibles à la Beauté !

Un de ces jours, plus en détail, j'exposerai mes vues sur ce qu'il conviendrait de faire.

Charles KOEHLIN.